

vrai qu'il y a neuf ans que Mme Nilsson n'est venue ici.

Depuis son arrivée, et en dehors du théâtre, Mlle Sarah Bernhardt ne s'est montrée qu'une seule fois en public. Elle a assisté à une représentation de la *Comtesse de Somerville*, de Barrière, traduite pour la scène américaine, au théâtre du Park, que dirige M. Abbey; et elle a dû être satisfaite de l'accueil et des ovations qui lui ont été faits.

A son entrée dans l'avant-scène toute pavoisée de drapeaux français et américains, la salle entière s'est levée applaudissant frénétiquement. L'orchestre jouait la *Marseillaise*; Mlle Sarah Bernhardt saluait le public et paraissait très émue de ces marques de sympathie. L'actrice, chargée du rôle d'Alice, était miss Clara Morris, la plus célèbre tragédienne des Etats-Unis. Après avoir remercié le public des applaudissements qui lui étaient adressés, miss Clara Morris s'est tournée du côté de la loge de Sarah Bernhardt et s'est inclinée profondément devant la grande artiste française.

Sarah a dû s'échapper du théâtre par la sortie des artistes, afin d'éviter les ovations de plusieurs milliers de personnes qui l'attendaient dans les couloirs du théâtre et dans la rue.

Depuis lors, notre compatriote ne sort plus que pour aller aux répétitions. Du reste, le temps lui manque, car il lui faut recevoir les amis et surtout les étrangers qui tiennent à lui être présentés.

Hier c'étaient les délégués Alsaciens-Lorrains qui venaient, au nom de la Société l'Espérance, lui offrir une splendide corbeille de fleurs. Sarah les reçut dans le grand salon, et le président M. X. Birner, lui adressa ce petit speech :

Mademoiselle,

La Société chorale l'Espérance a délégué un comité dont je suis le président et l'interprète, pour vous souhaiter la bienvenue sur le sol d'Amérique.

Cette Société, composée d'Alsaciens-Lorrains, est fière du toast que vous avez porté : "A la France entière," au banquet de Copenhague. Elle admire en vous, non seulement la reine de l'art dramatique, mais encore le symbole vivant du patriotisme.

Nos vœux les plus ardents vous accompagneront toujours. Puissiez-vous en accepter l'hommage.

Sarah paraît se plaire beaucoup à New-York. Elle parle l'anglais avec une étonnante crânerie et ne paraît pas le moins du monde fatiguée du travail énorme des répétitions. Quelle étonnante énergie dans cette nature qui semble si frêle !

Mlle Sarah Bernhardt n'a eu jusqu'ici qu'un seul ennui : la douane et ses fameuses robes.

Les journaux avaient tant parlé de ces magnifiques toilettes que cette institution dont les revenus seuls suffiraient presque à subvenir à tous les frais du budget américain, n'a pas voulu laisser échapper une si belle occasion. Sarah a protesté en disant qu'en Angleterre, en Danemark, on ne lui avait fait payer aucun droit. Le chef de la douane a cru devoir en réitérer à Washington.

Il y eut conseil des ministres, et ces gentlemen, après avoir discuté pour la forme, tombèrent d'accord et télégraphièrent au chef de prendre le plus qu'il pourrait.

Mlle Sarah Bernhardt a dû payer 28,000 francs pour l'entrée de ses robes ! Elle maudit un peu les reporters qui ont éveillé l'attention des douaniers, mais elle en a pris son parti.

Mlle Marie Colombier, plus heureuse, n'a rien payé pour ses toilettes.

Toute la troupe française travaille avec un entrain admirable. N.

—Le public apprendra avec plaisir que la maison A. Pilon et Cie., a acheté des milliers de Bons d'Escompte de l'Assurance Financière pour être distribués à toutes ses pratiques d'ici à un mois. Pilon est donc fier d'annoncer que malgré que certains marchands disent dans les journaux qu'ils sont les seuls qui donnent des Bons d'Escompte, Pilon dit : Moi je me moque de cela, et ceux qui veulent avoir la preuve de cette assertion, n'ont qu'à se rendre au Grand Magasin, et là ils seront certains d'avoir des Bons de l'Assurance Financière. Il ne faut pas non plus oublier que Pilon accorde en argent comptant 5 cents par piastre de présent. Depuis deux mois, de grandes réductions ont été faites sur toutes les marchandises et on ne fait qu'un seul prix ; 347 et 649, Ste-Catherine.

# UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE BRICK-GOÛLETTE "PILGRIM"

Le 2 février 1873, le brick-goûlette *Pilgrim* se trouvait par 44° 57' de latitude sud, et par 165° 10' de longitude ouest du méridien de Greenwich.

Ce bâtiment, de quatre cent tonneaux, armé à San Francisco pour la grande pêche des mers australes, appartenait à James-W. Weldon, riche armateur californien, qui en avait confié, depuis plusieurs années, le commandement au capitaine Hull.

Le *Pilgrim* était l'un des plus petits, mais l'un des meilleures navires de cette flottille, que James-W. Weldon, envoyait, chaque saison, aussi bien au delà du détroit de Behring, jusqu'aux mers boréales, que sur les parages de la Tasmanie ou du cap Horn, jusqu'à l'Océan antarctique. Il marchait supérieurement. Son grément, très maniable, lui permettait de s'aventurer, avec peu d'hommes, en vue des impénétrables banquises de l'hémisphère austral. Le capitaine Hull savait se "débrouiller," comme disent les matelots, au milieu de ces glaces qui, pendant l'été, dérivent par le travers de la Nouvelle-Zélande ou du cap de Bonne-Espérance, sous une latitude beaucoup plus basse que celle qu'elles atteignent dans les mers septentrionales du globe. Il est vrai qu'il ne s'agissait là que d'ice-bergs de faible dimension, déjà usés par les chocs, rongés par les eaux chaudes, et dont le plus grand nombre va fondre dans le Pacifique ou l'Atlantique.

Sous les ordres du capitaine Hull, bon marin, et aussi l'un des plus habiles harponneurs de la flottille, se trouvait un équipage composé de cinq matelots et d'un novice. C'était peu pour cette pêche de la baleine, qui exige un personnel assez nombreux. Il faut du monde, aussi bien pour la manœuvre des embarcations d'attaque que pour le dépeçage des animaux capturés. Mais, à l'exemple de certains armateurs, James-W. Weldon trouvait beaucoup plus économique de n'embarquer à San-Francisco que le nombre de matelots nécessaires à la conduite du bâtiment. La Nouvelle-Zélande ne manquait point de harponneurs, marins de toute nationalité, déserteurs ou autres, qui cherchaient à se louer pour la saison et faisaient habilement le métier de pêcheurs. La période utile une fois achevée, on les payait, on les débarquait, et ils attendaient que les baleiniers de l'année suivante vinssent réclamer leurs services. Il y avait, à cette méthode, meilleur emploi de marins disponibles, et plus grand profit à retirer de leur coopération.

Ainsi avait-on agi à bord du *Pilgrim*.

Le brick-goûlette venait de faire sa saison sur la limite du cercle polaire antarctique. Mais il n'avait pas son plein de barils d'huile, de fanons bruts et de fanons coupés. A cette époque déjà, la pêche devenait difficile. Les cétacés, pourchassés à l'excès, se faisaient rares. La baleine franche, qui porte le nom de "Nord-caper" dans l'Océan boréal, et celui de "Sulphur-boltone" dans les mers du Sud, tendait à disparaître. Les pêcheurs avaient dû se rejeter sur le "fin-back" ou jubarte, gigantesque mammifère, dont les attaques ne sont pas sans danger.

C'est ce qu'avait fait le capitaine Hull pendant cette campagne, mais, à son prochain voyage, il comptait bien s'élever plus haut en latitude, et, s'il le fallait, aller jusqu'en vue de ces terres Clarie et Adèle, dont la découverte, contestée par l'Américain Wilkes, appartient définitivement à l'Illustre commandant de l'*Astrolabe* et de la *Zélee*, au Français Dumont d'Urville.

En somme, la saison n'avait pas été heureuse pour le *Pilgrim*. Au commencement de janvier, c'est-à-dire vers le milieu de l'été austral, et bien que l'époque du retour ne fût pas encore venue pour les baleiniers, le capt. Hull avait été contraint d'abandonner les lieux de pêche. Son équipage de renfort, — un ramassis d'assez tristes sujets, — lui "chercha des raisons," comme on dit, et il dut songer à s'en séparer.

Le *Pilgrim* mit donc le cap au nord-ouest, sur les terres de la Nouvelle-Zélande, dont il eut connaissance le 19 janvier. Il arriva à Waitemata, port d'Auckland, situé au fond du golfe de Chouraki, sur la côte est de l'île septentrionale, et le débarqua les pêcheurs qui avaient été engagés pour la saison.

L'équipage n'était pas content. Il manquait au moins deux cents barils d'huile au chargement du *Pilgrim*. Jamais on n'avait fait plus mauvaise pêche. Le capt. Hull rentrait donc avec le désappointement d'un chasseur émérité, qui, pour la première fois, revient bredouille — ou à peu près. Son amour-propre, très surexcité, était en jeu, et il ne pardonnait pas à ces gueux dont l'insubordination avait compromis les résultats de sa campagne.

Ce fut en vain qu'on essaya de recruter à Auckland un nouvel équipage de pêche. Tous les marins disponibles étaient embarqués sur les

autres navires baleiniers. Il fallut donc renoncer à l'espoir de compléter le chargement du *Pilgrim*, et le capt. Hull se disposait à quitter définitivement Auckland, lorsqu'une demande de passage lui fut faite, à laquelle il ne pouvait refuser d'acquiescer.

Mrs. Weldon, femme de l'armateur du *Pilgrim*, son jeune fils Jack, âgé de cinq ans, et l'un de ses parents, qu'on appelait le cousin Bénédicte se trouvaient alors à Auckland. James-W. Weldon, que ses opérations de commerce obligeaient quelquefois à visiter la Nouvelle-Zélande, les y avait amenés tous trois, et comptait bien les reconduire à San-Francisco.

Mais, au moment où toute la famille allait partir, le petit Jack tomba assez grièvement malade, et son père, impérieusement réclamé par ses affaires, dut quitter Auckland, en y laissant sa femme, son fils et le cousin Bénédicte.

Trois mois s'étaient écoulés, — trois longs mois de séparation, qui furent extrêmement pénibles pour Mrs. Weldon. Cependant, son jeune enfant se rétablit, et elle était en mesure de pouvoir partir, lorsqu'on lui signala l'arrivée du *Pilgrim*.

Or, à cette époque, pour retourner à San-Francisco, Mrs. Weldon se trouvait dans la nécessité d'aller chercher en Australie l'un des bâtiments de la Compagnie transocéanique du "Golden Age," qui font le service de Melbourne à l'isthme de Panama par Papéiti. Puis, une fois rendue à Panama, il lui faudrait attendre le départ du steamer américain, qui établit une communication régulière entre l'isthme et la Californie. De là, des retards, des transbordements, toujours désagréables pour une femme et un enfant. Ce fut à ce moment que le *Pilgrim* vint en relâche à Auckland. Elle n'hésita pas et demanda au capt. Hull de la prendre à son bord pour la reconduire à San-Francisco, elle, son fils, le cousin Bénédicte et Nan, une vieille négresse qui la servait depuis son enfance. Trois mille lieues marines à faire sur un navire à voiles ! mais le bâtiment du capt. Hull était si proprement tenu, et la saison si belle encore des deux côtés de l'Equateur ! Le capitaine Hull accepta, et mit aussitôt sa propre chambre à la disposition de sa passagère. Il voulait que, pendant une traversée qui pouvait durer de quarante à cinquante jours, Mrs. Weldon fût installée aussi bien que possible à bord du baleinier.

Il y avait donc certains avantages pour madame Weldon à faire la traversée dans ces conditions. Le seul désavantage, c'était que ce traversée serait nécessairement allongée par suite de cette circonstance que le *Pilgrim* devait aller opérer son déchargement à Valparaiso, au Chili. Cela fait, il n'aurait plus qu'à remonter la côte américaine, avec des vents de terre qui rendent ces parages fort agréables.

Mrs. Weldon était, d'ailleurs, une femme courageuse, que la mer n'effrayait pas. Agée de trente ans alors, d'une santé robuste, ayant l'habitude des voyages de long-cours, pour avoir partagé avec son mari les fatigues de plusieurs traversées, elle ne redoutait pas les chances plus ou moins aléatoires d'embarquement à bord d'un navire de médiocre tonnage. Elle connaissait le capt. Hull pour un excellent marin, en qui James-W. Weldon avait toute confiance. Le *Pilgrim* était un bâtiment solide, bon marcheur, bien coté dans la flottille des baleiniers américains. L'occasion se présentait. Il fallait en profiter. Mrs. Weldon en profita.

Le cousin Bénédicte, — cela va sans dire, — devait l'accompagner.

Ce cousin était un brave homme, âgé de 50 ans environ. Mais, malgré sa cinquantaine, il n'eût pas été prudent de le laisser sortir seul. Long plutôt que grand, étroit plutôt que maigre, la figure osseuse, le crâne énorme et très chevelu, on reconnaissait dans toute son interminable personne un de ces dignes savants à lunettes d'or, êtres inoffensifs et bons, destinés à rester toute leur vie de grands enfants et à finir très vieux, comme des centenaires qui mourraient en nourrice.

"Cousin Bénédicte," — c'est ainsi qu'on l'appelait invariablement, même en dehors de la famille, et, en vérité, il était bien de ces bonnes gens qui ont l'air d'être les cousins nés de tout le monde, — cousin Bénédicte, toujours gêné de ses longs bras et de ses longues jambes, eût été absolument incapable de se tirer seul d'affaire, même dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Il n'était pas gênant, oh ! non, mais plutôt embarrassant pour les autres et embarrassé pour lui-même. Facile à vivre, d'ailleurs, s'accommodant de tout, oubliant de boire ou de manger, si on ne lui apportait pas à manger ou à boire, insensible au froid comme au chaud, il semblait moins appartenir au règne animal qu'au règne végétal. Qu'on se figure un arbre bien inutile, sans fruits et presque sans feuilles, incapable de nourrir ou d'abriter, mais qui aurait un bon cœur.

Tel était cousin Bénédicte. Il eût bien volon-

tier rendu service aux gens, si, disait M. Prudhomme, il eût été capable d'en rendre !

Enfin, on l'aimait pour sa faiblesse même. Mrs. Weldon le regardait comme son enfant, — un grand frère aimé de son petit Jack.

Il convient d'ajouter ici que cousin Bénédicte n'était, cependant, ni désœuvré ni inoccupé. C'était, au contraire, un travailleur. Son unique passion, l'histoire naturelle, l'absorbait tout entier.

Dire "l'histoire naturelle," c'est beaucoup dire.

On sait que les diverses parties dont se compose cette science sont la zoologie, la botanique, la minéralogie et la géologie.

Or, cousin Bénédicte n'était, à aucun degré, ni botaniste, ni minéralogiste, ni géologue.

Était-il donc un zoologiste dans l'entière acception du mot, quelque chose comme une sorte de Cuvier du Nouveau-Monde, décomposant l'animal par l'analyse ou le recomposant par la synthèse, un de ces profonds connaisseurs, versés dans l'étude des quatre types auxquels la science moderne rapporte toute l'animalité, vertébrés, mollusques, articulés et rayonnés ? De ces quatre divisions, le naïf mais studieux savant avait-il observé les diverses classes et fouillé les ordres, les familles, les tribus, les genres, les espèces, les variétés qui les distinguent ?

Non.

Cousin Bénédicte s'était-il livré à l'étude des vertébrés, mammifères, oiseaux, reptiles et poissons ?

Point.

Étaient-ce les mollusques, depuis les céphalopodes jusqu'aux bryozoaires, qui avaient eu sa préférence, et la malacologie n'avait-elle plus de secrets pour lui ?

Pas davantage.

C'étaient donc les rayonnés, échinodermes, acalèphes, polypes, entozoaires, spongiaires et infusoires, sur lesquels il avait si longtemps brûlé l'huile de sa lampe de travail ?

Il faut bien avouer que ce n'étaient pas les rayonnés.

Or, comme il ne reste plus à citer en zoologie que la division des articulés, il va de soi que c'est sur cette division que s'était exercée l'unique passion du cousin Bénédicte.

Où, et encore convient-il de préciser.

L'embranchement des articulés compte six classes : les insectes, les myriapodes, les arachnides, les crustacés, les cirripodes, les annélides.

Or, cousin Bénédicte, scientifiquement parlant, n'eût pas su distinguer un ver de terre d'une saignée médicale, un perce-pied d'un gland de mer, une araignée domestique d'un faux scorpion, une crevette d'une ranune, un tulle d'un scolopendre.

Mais alors qu'était cousin Bénédicte ?

Un simple entomologiste, rien de plus.

A cela, on répondra sans doute que, dans son acception étymologique, l'entomologie est la partie des sciences naturelles qui comprend tous les articulés. C'est vrai, d'une façon générale ; mais la coutume s'est établie de ne donner à ce mot qu'un sens restreint. On ne l'applique donc qu'à l'étude proprement dite des insectes, c'est-à-dire "tous les animaux articulés dont le corps, composé d'anneaux placés bout à bout, forme trois segments distincts, qui possèdent trois paires de pattes, ce qui leur a valu le nom d'hexapodes."

Or, comme cousin Bénédicte s'était restreint à l'étude des articulés de cette classe, il n'était qu'un simple entomologiste.

Mais, qu'on ne se y trompe pas ! Dans cette classe des insectes, on ne compte pas moins de dix ordres : les orthoptères, les névroptères, les hyménoptères, les lépidoptères, les hémiptères, les coléoptères, les diptères, les rhipiptères, les parasites et les thysanoures. Or, dans certains de ces ordres, les coléoptères, par exemple, on a reconnu trente mille espèces et soixante mille dans les diptères, les sujets d'étude ne manquent donc pas, et on conviendra qu'il y a là de quoi occuper un homme seul.

Ainsi, la vie du cousin Bénédicte était entièrement et uniquement consacrée à l'entomologie.

A CETTE SCIENCE, IL DONNAIT TOUTES SES HEURES, — toutes sans exception, même les heures du sommeil, puisqu'il rêvait invariablement "hexapodes." Ce qu'il portait d'épingles piquées aux manches et au collet de son habit, au fond de son chapeau et aux parements de son gilet, ne saurait se compter. Lorsque le cousin Bénédicte revenait de quelque scientifique promenade, son précieux couvre-chef, particulièrement, n'était plus qu'une boîte d'histoire naturelle, étant hérissé intérieurement et extérieurement d'insectes transparents.

Et maintenant, tout aura été dit sur cet original, lorsqu'on saura que c'était par passion entomologique qu'il avait accompagné Mr. et Mrs. Weldon à la Nouvelle-Zélande. Là, sa collection s'était enrichie de quelques sujets rares, et on comprendra qu'il eût hâte de revenir les classer dans les casiers de son cabinet de San-Francisco.

Donc, puisque Mrs. Weldon et son enfant retournaient en Amérique par le *Pilgrim*, rien de plus naturel que cousin Bénédicte les accompagnât pendant cette traversée.

Mais ce n'était pas sur lui que Mrs. Weldon comptait si elle se trouvait jamais dans quelque situation critique. Très-heureusement, il ne s'agissait que d'un voyage facile à exécuter pendant la belle saison, et à bord d'un bâtiment dont le capitaine méritait toute sa confiance. Ce

Pendant les trois jours de relâche du *Pilgrim* à Waitemata, Mrs. Weldon fit ses préparatifs, en grande hâte, car elle ne voulait pas retarder le départ du brick-goûlette. Les domestiques indigènes qui la servaient à son habitation d'Au-